

ORAISON

Nadia Myre

du 8 novembre au 13 décembre 2014

Dans une alcôve au fond de la salle, un écran projette en boucle, plus grandes que nature, les images des cicatrices. Cette fois, les cicatrices reprises apparaissent successivement, dans un clignement de l'œil. Il nous est donné une vision, globalisante et rythmée, moins monologique. Il n'est plus possible de s'attarder, contrairement aux présentations précédentes. Le médium froid crée une distance entre ce que nous choisissons de voir et ce qu'il y a vraiment à voir. Dans un esprit d'universalité, c'est le juste retour des choses. Lâchez prise.

Fabriqué à partir de lanières finement taillées dans du bois provenant de Kitigan Zibi, un grand panier d'offrandes appelle à la cérémonie du potlatch. Des sacs de médecine y sont déposés à l'intention des visiteurs. Le tabac ou le cèdre contenu dans ces petits baluchons rouges sont des végétaux couramment utilisés au cours des rites cérémoniaux. Recevez.

Gina Antinozzi

« L'être humain est avant tout un être de langage. Ce langage exprime son désir inextinguible de rencontrer l'autre [...] et d'établir [...] une communication ». – Françoise Dolto

Née à Montréal, Nadia Myre est une artiste algonquine multidisciplinaire dont les œuvres se retrouvent aujourd'hui sur quatre continents. Pour sonder les notions de perte, de désir, d'identité et de mémoire, elle développe une sémiotique très personnelle. Elle trace l'écriture renouvelée de la pensée circulaire autochtone, nous invitant à y prendre place, conscients de notre rôle dans un idéal cosmologique qui dépasse les dissonances linguistiques, émotionnelles et relationnelles.

OBORO

4001, rue Berri, local 301, Montréal (Qc) H2L 4H2 | www.oboro.net

En 1997, Nadia entreprend des études à l'Université d'art et de design Emily-Carr, à Vancouver. À la même époque, grâce à la quête d'identité culturelle de sa mère, elle obtient la reconnaissance de son appartenance à la communauté autochtone *Kitigan Zibi Anishinabeg*. Pour la jeune artiste qu'elle est alors, cette identification n'a rien d'une finalité, mais représente plutôt la possibilité de se réapproprier un héritage culturel ancestral précieux, qui ne saurait être perdu. Elle puise dans ce terreau fertile un vocabulaire et un savoir-faire artisanal, et surtout l'approbation des valeurs qui lui sont propres et lui permettent de se construire.

En 2002, elle obtient une maîtrise en arts visuels de l'Université Concordia. La même année, à OBORO, elle entreprend l'ambitieux projet de perler les cinquante-six pages que constitue l'impression des chapitres 1 à 5 du texte de la loi canadienne sur les Indiens de 1876, loi conçue dans une intention implicite d'assimilation. Pour déconstruire l'inacceptable, l'aiguille perce une à une les lettres qui sont substituées par des perles. L'envergure du projet est telle que Nadia fait appel à des participants. Pendant trois ans, de nombreux alliés réunis autour d'une table s'emploient à perler comme on s'adonne à un rituel de guérison collectif. De toutes origines confondues, ensemble, ils perpétuent une pratique traditionnelle des femmes autochtones. L'expérience dépasse de loin les champs du personnel et du culturel. Elle s'avère même si signifiante qu'il était presque impossible d'en anticiper la portée. Dès lors, la pratique relationnelle, l'œuvre participative, s'inscrit au cœur de la démarche de l'artiste.

« The Scar Project » manifeste un désir d'intimité doublé d'une quête de sens. Pendant près de dix ans, Nadia invite les gens à broder sur un canevas l'une de leurs cicatrices morales ou physiques. 1400 blessures sont ainsi reprises, 1400 expressions d'histoires personnelles que l'artiste porte et répertorie sont ainsi partagées. De cette quête d'identité ou de sens, d'amour ou de pardon, de « Indian Act » jusqu'à « Oraison », il y a un fil conducteur jamais rompu qui rappelle que tout est intimement lié et que ce qui est coupé peut être renoué. Par un regard rétrospectif, Nadia considère avec reconnaissance la richesse de toute cette matière, récoltée pendant près d'une décen-

nie. Elle la dépose ici pour ancrer nos lieux communs. Cette matière a servi à écrire l'exorde de l'expérience d'immersion sensible à laquelle Nadia, aujourd'hui, nous convie. L'œuvre est un continuum de nos désirs persistants de guérison ou d'union, de nos désirs de nous souvenir ou d'oublier. La métamorphose de nos histoires personnelles établit la distance nécessaire pour mieux apprécier nos progrès. Regardez.

« *Oraison* porte sur l'indélébilité de la mémoire et la façon dont les événements demeurent vivants dans nos corps physiques », précise Nadia. C'est un lieu de réminiscence ouvert à l'autre; une prière à faire ou à entendre. Tel un geste de reconnaissance, l'image d'une **Pierre ficelée** , placée en exergue de l'exposition, évoque la mémoire des grands-pères qui nous guident par leur sagesse vers cet état de contemplation et d'écoute. L'installation nous plonge dans la pénombre d'un espace vague. Le noir des murs repousse les limites physiques où tout ce qui est tapi dans l'ombre se trouve en état d'apesanteur. Un **phare** balaie l'espace mettant en lumière, progressivement, les étapes à franchir pour atteindre l'état d'oraison. Le premier repère est un **filet** de pêche rouge, en suspension depuis le plafond, qui se soulève puis s'abaisse pour libérer ce qui doit être relâché. Ancré au sol par des pierres qui, par leur disposition circulaire, rappellent le rituel de sudation, il souffle et rythme la cadence de notre ascension. Inspirez.

Sept grandes **plaques** d'aluminium sur lesquelles sont montées les images numérisées de la face cachée d'« Indian Act » sont disposées autour de la salle. Un fil rouge les unit entre elles, pour évoquer ce lien entre toutes choses. Sept, pour les sept enseignements sacrés dont les principes sont axées sur l'harmonie plutôt que sur l'individualisme. Ou sept pour les générations qui nous précèdent et nous succèdent. Sur ces plaques noires qui se fondent à l'espace, les fils blancs matérialisent les gestes de ceux et celles qui ont perlé avec détachement. Ces traits sont les signes du langage primordial, les paroles qui n'ont pas encore été prononcées. S'en échappe le murmure orchestré de voix qui psalmodient les confidences écrites de cicatrices. Le son et le souffle pour exulter. Expirez.